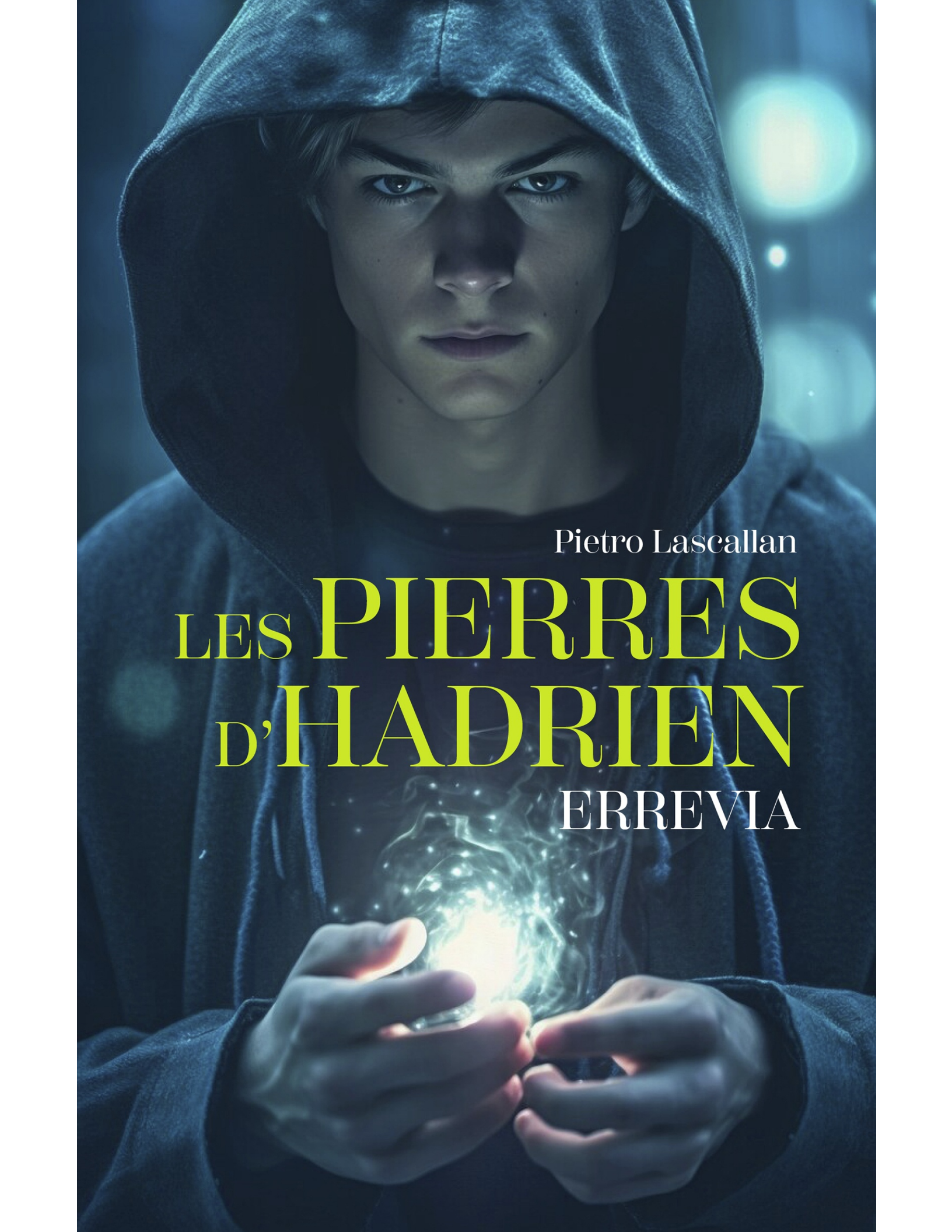


A young man with light-colored hair and intense eyes, wearing a dark blue or black hooded sweatshirt, is the central figure. He is looking directly at the camera with a serious expression. His hands are positioned in front of him, holding a small, glowing, translucent orb that emits a bright, ethereal light. The background is dark and out of focus, with some blurred light sources, possibly city lights at night, creating a bokeh effect. The overall mood is mysterious and dramatic.

Pietro Lascallan

LES PIERRES D'HADRIEN

ERREVIA

Pietro Lascallan

Les Pierres d'Hadrien, tome 1

Errevia

© Pietro Lascallan, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7965-6

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Viens,

Vois,

Et va

Hadrien,

À travers les mondes ;

Puisses-tu leur folie éloigner.

LIVRE 1 : de la Vendée au Levros

I. Entendez l'histoire du jeune Hadrien

— Mon beau prince... Mon doux prince...

D'une voix faible mais toujours empreinte de douceur, cherchant à rassurer, grand-mère contemplait le visage de celui qu'elle considérait plus encore comme son fils que comme son petit-fils. Sa main caressait la joue du jeune homme, à la fois pour tenter de le rassurer et pour sécher une larme qu'il n'avait pu contenir. Elle contemplait ses cheveux blonds et bouclés, admirait ce garçon qui avait atteint ses dix-sept ans il y a à peine un mois et qui avait grandi bien plus vite qu'elle ne le souhaitait.

Assis sur le bord du lit, serrant les mains, Hadrien tentait de sourire à cette femme âgée et maintenant à bout de forces, sourire néanmoins qu'elle n'avait aucune difficulté à lui renvoyer. C'était comme un miroir qui retient toute la faiblesse et la laideur de la maladie, tout en renvoyant à celui qui le regarde du courage et de la sérénité. En réalité, Hadrien n'avait jamais trouvé grand-mère plus belle et admirable qu'en ce moment. Dans cette chambre où tout semblait austère, vieilli, et figé comme si le temps s'y était arrêté, le sourire et le regard de cette femme témoignaient de sa foi inébranlable en l'avenir, si ce n'est le sien, du moins celui de son petit-fils. Lui continuait à espérer qu'elle allait guérir, qu'elle allait retrouver tout le dynamisme et la joie de vivre qui avaient accompagné son enfance. Mais étendue sur son lit, le visage entouré de ses longs cheveux gris, Adélaïde Marie, née Adélaïde Castain de Satilly, savait qu'elle vivait ses dernières heures.

— Nous en avons discuté avec grand-père, reprit-elle d'un ton soudain plus solennel, nous avons des choses importantes à te dire. Il est temps...

Hadrien se tourna vers grand-père. Debout face au lit, Henri Marie paraissait

plus fermé que jamais à toute émotion, mais Hadrien et grand-mère le connaissaient suffisamment pour savoir qu'il était en cet instant à la fois très malheureux et en colère, cette colère froide et coutumière qu'il éprouvait lorsqu'il était impuissant face aux événements. Il avait quitté ses vêtements de travail, la ferme pouvait attendre mais pas son épouse, pour laquelle il avait revêtu ses plus beaux habits. C'était pour lui un signe de respect et d'amour, un signe de force face au malheur qu'il affrontait. L'adversité, il la connaissait bien, comme une vieille ennemie qui surgissait régulièrement dans sa vie. Il avait appris à la connaître et à lui faire face, notamment lors de sa carrière militaire. Il rangea précipitamment un petit peigne dans la poche intérieure de son gilet, il venait de l'utiliser pour lisser les quelques cheveux gris qui lui restait ainsi que sa moustache. Puis il sortit sa montre, la regarda et jeta un œil sur la pendule murale, comme pour vérifier que les heures s'écoulaient encore en sa demeure. Le docteur Villiard devait passer ce matin, mais il jugea qu'ils avaient le temps de parler à Hadrien, peut-être que ce temps allait vite leur manquer. Sans rien dire, Henri contourna le lit pour se rapprocher lui aussi d'Adélaïde. Il prit une chaise et s'installa, faisant face à Hadrien et ébauchant un sourire vers son épouse. Il serrait dans sa main gauche un objet qu'il venait de sortir de sa poche, objet qui n'éveilla pas l'attention d'Hadrien bien trop préoccupé par sa grand-mère.

Henri Marie était venu en ce monde à Paris, en 1875, un an avant Adélaïde. Enfant abandonné à la naissance et confié aux bons soins de l'assistance publique, il reçut néanmoins une éducation suffisante pour faire de lui un homme éveillé, amoureux des arts et de la lecture, et sur un plan plus pragmatique capable de s'adapter à toute situation. Il rêvait de travailler dans le monde artistique parisien mais les nécessités de la vie firent de lui un soldat. Entré dans l'armée, il y passa l'essentiel de sa vie. De simple soldat il devint sergent et commanda des hommes, par groupes successifs de trente, tout au long de la grande guerre. Il participa à la bataille de la Somme, à celle de Verdun, et ne sut jamais vraiment au cours de ces quatre années s'il avait contribué à des victoires militaires ou à des défaites de l'humanité. En fait il s'avéra que son caractère bien affirmé, libre et indépendant, fut un frein à sa progression dans les grades si chers à l'armée, et si chèrement payés pour les hommes qui les subissent. Lorsque cette guerre mondiale s'acheva, elle mit également un point final à l'idée de faire une carrière complète sous les drapeaux. Il quitta la troupe en

1920 et rejoignit Adélaïde au domaine agricole qu'elle avait hérité de ses parents. Cet homme fier ne possédait rien d'autre que ce qu'il emmenait avec lui, et toute personne qui le connaissait pouvait penser qu'il n'admettrait pas l'idée que son épouse était bien plus fortunée qu'il ne le serait jamais. À la vérité, Henri avait perdu toute fierté dans les tranchées, mais il adorait sa femme, il aimait le paysage vendéen où elle l'attendait, et au contraire détestait à présent le rôle qu'on lui avait fait jouer sous l'uniforme. Un rôle en effet, il avait servi, servi sous les drapeaux et servi des intérêts supérieurs, mais pour lui cela n'avait jamais été un métier, plutôt une mauvaise composition qu'il avait acceptée de jouer, et cela l'avait privé le plus souvent de la compagnie d'Adélaïde.

Au contraire de son époux qui vivait dans la rigueur et la discipline, la douce et belle Adélaïde était un esprit brillant mais libre, et souvent rebelle. Issue d'une famille d'aristocrates qui avait beaucoup perdu de ses biens au fil des générations, elle réussit à convaincre ses parents d'aller étudier à Paris. Elle fut vite renvoyée de l'institution catholique dans laquelle elle étudiait et au grand désespoir de sa famille, refusa de revenir vers elle, tint fermement tête à son père en particulier, pour travailler dans le milieu du théâtre. Elle connut ainsi la pauvreté alors qu'elle s'enrichissait de rencontres et d'expériences culturelles, et connut Henri. Ce jeune homme de taille moyenne, châtain aux yeux marrons, n'était décidément pas le plus beau parmi tous ceux qu'elle connaissait, parmi tous ceux qui tentaient de plaire à cette jeune femme élancée, au rire et à la répartie facile, avec ses cheveux noirs et ses yeux d'un bleu océan qui la rendaient magnifique. Mais s'ils se rencontrèrent par hasard, ils se plurent au premier regard. Lui était en permission et savourait une absinthe en terrasse d'un café parisien. Elle rejoignit un groupe de ses amis à cette même terrasse et s'assit tout près d'Henri. Ils engagèrent tout naturellement et après quelques minutes une conversation, tout à fait banale au début, passionnée ensuite, axée sur leur amour partagé des spectacles et des arts. Ni l'un ni l'autre n'oublieraient jamais cette rencontre, première pierre d'un destin commun, lors d'un soir d'été où Henri délaissa une fée verte pour ce qui lui sembla être une fée aux yeux bleus. Ils se marièrent à l'été 1900, sans un sou, mais riches de tout le bonheur du monde. Et ce bonheur dura, celui de partager chaque minute du temps qui leur était accordé à chaque retour d'Henri. Ce bonheur traversa bien des épreuves, dont la guerre, pendant laquelle Adélaïde alla travailler en usine et perdit ses parents, tout en s'inquiétant continuellement du sort de son époux. Elle se reprocha amèrement de ne pas avoir été présente à la mort soudaine de son père,

mais fut près de sa mère lorsque celle-ci s'éteint peu de temps après. Et lasse de cette vie citadine qui avait merveilleusement satisfait sa soif spirituelle, mais qui également s'était avérée bien plus pénible au quotidien qu'elle ne l'espérait, elle reprit les activités de la ferme familiale, attendant le retour d'Henri.

Ainsi, depuis cette année 1920, ils menaient une vie heureuse, plus calme et sereine, loin de l'effervescence de la ville, rythmée par les cultures et les animaux de la ferme. Et surtout, surtout, rythmée par Hadrien.

— C'est à toi de parler Henri, dit Adélaïde sans cesser de regarder Hadrien. Je crains de manquer de force et de courage.

Hadrien s'interrogeait peu sur ce qu'ils s'apprêtaient à lui annoncer, il supposait qu'il s'agissait de questions d'héritage et de succession, dont il se fichait totalement. Mais il ne voulait pas heurter ses grands-parents en refusant de les écouter. Il était davantage surpris par le fait que grand-mère déclarait manquer de courage, cela ne lui ressemblait pas du tout. Henri cette fois ne parvint pas à rester impassible, il fixait les draps, tête baissée, et se passait la main autour de la bouche en s'attardant sur sa moustache. Il finit par lever la tête vers Hadrien, sans toutefois le regarder.

— Hadrien...

Un seul mot sortit de sa bouche, et tandis qu'Hadrien le regardait avec étonnement, car jamais il n'avait vu son grand-père hésiter ainsi, Adélaïde tourna la tête vers son mari et le regarda tendrement mais fixement. Henri leva la tête vers elle, et trouva dans ses yeux bleus le courage qui lui manquait, ce regard qui l'avait tant de fois transporté.

— Nous ne sommes pas tes grands-parents Hadrien, lâcha-t-il après une profonde inspiration.

Hadrien eut une sensation bizarre, il se demandait s'il avait bien entendu et en même temps ressentit comme un coup sur la tête, ce même coup qui aurait pu déformer les mots prononcés. Il tressaillit.

— Comment ça grand-père, que veux-tu dire ?

Henri avait dit ce qui lui semblait être le plus difficile. Il se sentait davantage prêt à parler, avec sérénité, en tout cas une sérénité apparente.

— Rien que la vérité Hadrien, nous ne sommes pas tes vrais grands-parents. Nous avons pensé qu'il était temps que tu le saches, reprit-il après un silence. C'est le docteur Raynaud, un excellent ami parisien, qui t'a amené à nous au Noël 1919, tu avais quatre mois. Ce Noël a été le plus beau de notre vie. Il nous a expliqué qu'il cherchait quelqu'un de confiance pour s'occuper de toi, pour t'élever à l'abri du monde comme il disait. Et il savait que nous accepterions, il avait à sa disposition tous les papiers nécessaires. Tu t'appelais bien Hadrien Marie, né de François Marie le 11 août 1919 et de Henriette Marie, tous deux décédés.

Hadrien eut un mouvement de recul à peine perceptible, mais grand-mère le sentit et serra la main du jeune homme autant qu'elle le pouvait. En réalité il avait peur, peur de voir s'écrouler soudainement le monde qu'il connaissait et qu'il chérissait. Il se répétait intérieurement les mots de grand-père mais tous se confondaient dans son esprit.

— Je ne comprends pas grand-père, je ne comprends pas, répéta-t-il.

Henri avait le cœur déchiré, entre l'état d'Adélaïde et celui d'Hadrien, très touché comme il s'y attendait par ces révélations. Il savait depuis toujours que ce jour viendrait, il savait que ce serait une déchirure, mais il savait également qu'il ne pourrait y échapper.

— C'est naturel Hadrien, n'importe quel enfant aurait du mal à entendre cette vérité. Tâche de m'écouter attentivement. Ta grand-mère a connu le docteur Raynaud, elle a travaillé pour lui pendant deux ans. Elle s'occupait de l'accueil des patients, du nettoyage du cabinet médical, enfin des choses de ce genre. Il est devenu notre médecin et en même temps notre ami. Et c'est avec plaisir que nous l'avons reçu pour célébrer Noël en 1919. J'étais moi en permission, c'était peu de temps avant que je quitte l'armée. Mais nous ne savions pas qu'il ne viendrait pas seul. Sans compter cette femme que nous ne connaissions pas et qui l'accompagnait, c'est elle qui te portait dans ses bras.

— Ma mère ? dit brusquement Hadrien, qui commençait à réfléchir sur ce que grand-père lui avait dit et répété.

— Ils nous ont assuré que non, et je serai fort déçu que Georges nous ait menti. Je veux dire le docteur Georges Raynaud. Non, je ne le crois pas capable de nous mentir, insista grand-père.